

CECILE DUQUENNE

# LA TOUR

voy'[el]

## PROLOGUE

**J**e dors dans un cocon humide et chaud, où rien ne peut m'atteindre. Je dors pour oublier, du moins c'est ce que les songes me chuchotent. Au loin, j'entends le calme clapotis de l'eau. Les remous lèchent les rivages noirs du minuscule îlot qui m'abrite. J'en suis le centre, le cœur, le noyau, l'atome fondateur. Je rêve et je souris. Au fond de moi, je suis heureuse.

*J'étais heureuse.*

La sérénité s'étirole. L'îlot devient piège. Quelqu'un, ou quelque chose, est en train de s'en approcher. Qui ? Quoi ? Pourquoi ?

*Pour moi.*

La réalisation me frappe si fort qu'elle me réveille. Le monde pue, je préférerais les rêves. Mes yeux s'écarquillent, ouverts sur des ténèbres humides à l'odeur de limon suffocante. La silhouette de l'ennemi déplace les ombres. Le sable crisse sous son pas lourd. Où suis-je ? De la tourbe me borde jusqu'au cou, elle englue mes membres. Pèse sur ma poitrine au point de m'étouffer. La chose approche. Vite ! Plus qu'un besoin, une nécessité : je dois sortir, tout de suite, ou je vais mourir.

*Je vais mourir.*

Trop lentement à mon goût, je bouge un bras courbaturé d'avoir fait je-ne-sais-quoi, encore mou de sommeil. L'autre s'extrait aussi de la fange. Je me relève sur les coudes, tire sur mes jambes prisonnières. Un mélange de terre, de sable, d'eau et de feuilles en décomposition s'écoule le long de mon torse. Je grimace. Mon visage semble épargné par la décoction infâme. En s'arrachant du sol, mon corps provoque un bruit de succion qui m'écœure et me chavire. Je tangué, incertaine, et scrute les ténèbres à la recherche de l'ennemi. Les environs demeurent un instant opaques, puis mes rétines s'adaptent enfin, et je vois ce qui m'entoure. Des franges de lumière grise tombent en diagonale du monde comme pris dans un chien-loup perpétuel. Alors que j'observe l'eau noire et croupissante, je capte un reflet étrange. À la surface flotte un regard, une présence. C'est lui, le monstre. Le danger. Le souffle de la peur me hérise tous les poils du corps.

La chose me guette.

*Elle attend quoi ?*

Soudain, elle bondit vers l'avant, s'échappant de l'eau, et un claquement de mâchoire me frôle le visage. Terrifiée pour ce qu'il semble être la première fois de ma vie, je hurle. Longtemps. À m'en briser les cordes vocales.

**SOUS-SOL**

# CHAPITRE 1

**J**e cours, enfin j'essaie. Sans réfléchir, j'ai sauté vers la direction opposée au danger, pour me jeter dans les bras de l'eau, qui se sont aussitôt refermés sur moi. Leur étreinte a failli m'attirer au fond. De la vase se soulève en volutes élégantes, j'entrevois leur ballet pailleté d'or dans la lueur glauque des profondeurs. Un instant suspendue, je crois nager en plein rêve. Puis la réalité me rattrape. Le manque d'air aussi. Ma tête sort de l'eau, mes longs cheveux bruns me collent au visage. Et je cours. Mon cœur bat la chamade. J'avance le plus vite possible, persuadée que je vais mourir si je m'arrête. Je fuis. Chaque pas est une victoire. L'eau m'arrive à mi-cuisse ; ce n'est pas très profond, mais juste assez pour m'entraver. La chose derrière moi est souple et écailleuse. Elle possède une mâchoire allongée dotée de plusieurs rangées de dents, surmontée d'une petite paire d'yeux jaunes qui me fixent avec méchanceté. Elle m'a traquée sur quelques mètres puis s'est découragée. Je continue de foncer droit devant moi. J'ai peur qu'elle revienne, et si je m'arrête, elle le fera. J'en suis persuadée.

La sécurité reste illusoire, et la tranquillité

n'est pas totale : d'autres créatures doivent se trouver dans les parages, elles me guettent. J'y songe à chaque pas. Cette pensée me donne la volonté de poursuivre. Je veux survivre. Pour cela, je dois sortir de là le plus tôt possible.

Où suis-je ? J'inspecte les environs en tâchant d'apaiser les battements assourdissants de mon cœur. La gorge me brûle à force de haleter. Il faut que je me calme. Mes yeux fous posent un regard attentif sur ce qui les entoure.

Très vite, l'état désespéré de la situation me frappe : je me trouve dans une espèce de marécage artificiel sans limite visible. Cela se confirme par la surface dure, rugueuse et régulière sous mes pieds. Je n'ose pas m'arrêter pour plonger la main – et une bonne partie de mon corps – afin de tâtonner et d'identifier la matière, mais je suis presque certaine qu'il s'agit de béton.

Or, dans un marais fangeux, ça n'a pas sa place.

J'ignore d'où me vient cette certitude, étant donné que j'ignore jusqu'à mon prénom et la raison de ma présence ici. C'est quoi, *ici*, d'ailleurs ? Un pas de plus, et un autre, et encore un. La question me harcèle tandis que je sens l'étau se resserrer sur moi à chaque seconde. Un marigot artificiel, certes, mais où ? Il n'y a pas d'arbres, pas de vent. L'air vicié sature mes narines. J'ai l'impression d'évoluer au fond d'un égout pas nettoyé depuis très longtemps. Oui, ce doit être cela, je suis dans un sous-sol, en vérité ! Je tente de m'en convaincre : si c'est le cas, une sortie

se trouve non loin. En hauteur, peut-être ? Néanmoins, j'ai trop peur d'arrêter de surveiller l'eau. J'ai la crainte - irraisonnée ? - que les crocodiles - je me souviens de leur nom ! - profitent du moindre instant d'inattention pour attaquer.

De temps à autre, quelques algues me font sursauter. Plongeant alors le regard vers le bas, je crois discerner la flèche brillante de poissons - heureusement inoffensifs - qui filent dès que je les effleure. Certains petits, d'autres beaucoup plus gros. Un nom me vient à l'esprit : brochet. Est-ce que les brochets et les crocodiles cohabitent dans la nature ? Non, probablement pas, ils se partagent une planète mais ils n'évoluent pas au sein des mêmes régions.

La question revient à la charge : d'où est-ce que je tire ces connaissances ?

Et puis une planète : laquelle ? La Terre, sûrement. Je ne vois pas pour quelle raison je l'aurais quittée, l'espèce humaine n'étant jamais allée plus loin que la lune, bien qu'elle lorgne Mars depuis une dizaine d'années.

Comment je sais tout ça, moi ? Et pourquoi je ne me rappelle rien de personnel ?

Je creuse mon esprit en quête d'indices sur l'extérieur. Cela me revient par bribes... mis à part la végétation, les animaux et les humains, c'est quoi la Terre ? Ça aussi, je l'ai en grande partie oublié, et ça aussi, je soupçonne que ça n'est pas naturel. Ma perte de mémoire est artificielle, comme ce marécage.

Je veux sortir, bon sang... si je reste ici une minute supplémentaire, je crois que je vais fondre en larmes. Je ne veux pas mourir.

Prudemment, je poursuis mon exploration du sous-sol, et j'ose de temps à autre lever le regard vers le plafond.

Pour l'instant, rien à signaler ; pas de sortie, pas d'espoir non plus.

Soudain, un hurlement à glacer les sangs retentit. La manière dont l'écho se déforme confirme mes doutes et indique assez bien la nature de l'endroit : nous nous trouvons dans un souterrain. Enfin, *moi*, j'y suis ; vu la brusque fin du cri, la victime n'a pas dû survivre. Homme ? Femme ? Je n'ai pas réussi à le deviner. C'était si aigu et si vibrant d'effroi que cela transcendait les genres humains pour ramener la personne à un gibier apeuré.

Nous sommes tous des proies, dans le regard des crocodiles.

Je discerne une vague qui avance étrangement, dans le sens de la longueur. Ce doit être la crête écaillée de leur dos. Je fais face au danger, les nerfs enduits de terreur pure, puis je distingue soudain un autre îlot dans le milieu. Il n'est pas loin. Juste assez proche pour m'offrir une chance de repli. Et après ? Je ne sais pas. Je verrai. Une étape à la fois. Alors que je me tiens prête à bondir vers la terre ferme, ou ce qui y ressemble, quelque chose me



frôle avec insistance. Je secoue la jambe frénétiquement ; l'animal non-identifié allait s'enrouler et me tirer sous l'eau avec lui. Serpent ? Autre créature, pire encore ? En tout cas, elle me sauve la vie, puisque le saurien semble plus intéressé par elle que par moi. Je titube sur le côté, à temps pour voir les prédateurs s'enlacer dans une étreinte mortelle et bruyante. Leur lutte à mort soulève des gerbes d'eau croupie, provoquant un tapage de tous les diables qui résonne de façon assez lugubre au creux du souterrain inondé. Cela fait deux fois que les crocodiles m'attaquent puis renoncent, comme s'ils jouaient en sachant que, d'une manière ou d'une autre, au bout du compte, je ne leur échapperai pas.

Parce que je suis coincée ici. Piégée avec eux.

Je dois dire que je partage leur opinion, étant donné que je n'irai pas loin s'il n'y a que des îlots à perte de vue. En supposant que ce sous-sol ait une fin, des murs, des limites atteignables, il faudrait que j'en réalise le tour entier, peut-être, avant de trouver la sortie. Or, je n'ai pas vraiment le temps ni le luxe de l'explorer en toute tranquillité. Et ce plafond qui reste désespérément plein, sans puits par où m'échapper...

Une fois sur l'îlot, je me recroqueville en tremblant de tous mes membres, frissonnant de froid comme de peur. Mes habits et mes baskets sont trempés. Je ne porte qu'un legging en coton noir et un T-shirt de la même couleur,

par-dessus des sous-vêtements trop serrés. Je me les gèle, bon sang. Tout à l'heure, quand je dormais, au moins le limon me tenait chaud, mais là, le souffle de la mort a glacé mon corps et j'ai l'impression que plus jamais je ne pourrai me réchauffer.

Ma fin paraît inéluctable. Plus le temps file, moins j'ai de chances d'en réchapper. *Réfléchis... imagine une solution, une idée viable. Allez !*

Je me lève, et étire mon cou tout me mettant sur la pointe des pieds. Je ne trouverai pas de lieu davantage surélevé. Le bout de mes baskets s'enfonce déjà dans le sable noir. De mon piédestal personnel, je scrute l'horizon à la recherche d'un mur, d'une porte, de quelque chose, mais rien ne vient couper ce mi-jour grisâtre et infini qui semble venu de nulle part. De temps en temps, je distingue d'étranges rayures verticales, rares par endroits, beaucoup plus denses à d'autres. Mon cœur se soulève, tel un ballon gonflé d'espoir. Serait-ce aussi simple ? Suffirait-il d'y grimper pour se tenir loin du danger ?

Oublieuse de la température ambiante, je rejoins l'eau glacée qui se referme sur moi comme une bouche obscure. Je marche lentement, histoire de ne pas donner l'impression d'être vulnérable aux prédateurs. Si je cours, je vais vite m'épuiser, et je ne ferai que leur faciliter la tâche. Progresser dans une eau qui arrive à mi-cuisse s'avère très difficile, bien plus que je ne l'aurais cru. Des filaments d'algues s'enroulent autour de

mes chevilles. Quelques branches mortes à la dérive me surprennent. Je croise de nouveaux crocodiles, mais je ne les contourne pas ; de toute manière, que je les voie ou non, ils me surveillent. S'ils ne se lancent pas, c'est soit parce qu'ils attendent le bon moment, soit parce qu'une autre proie se rapproche et qu'ils veulent nous avoir ensemble. C'est du moins ainsi que je procéderaï si j'étais à leur place.

D'où est-ce que je tiens ce genre de savoir stratégique ?

Impossible de le deviner, je m'en soucierai plus tard, à condition de survivre à cette épreuve.

Alors que j'approche de la première « rayure », qui est en fait une liane épaisse et filandreuse, une silhouette apparaît à la lisière de mon champ de vision. Haute, masculine, et tout aussi vulnérable que moi. Il doit avoir dans les vingt ans. Sa peau cuivrée est sombre, comme son regard et ses cheveux. Il pourrait être séduisant s'il n'était pas à moitié recouvert d'algues, de tourbe et de choses encore moins ragoûtantes. On se salue d'un coup de menton sec, reconnaissant en chacun le reflet de l'autre : nous sommes des proies apeurées qui sacrifieraient n'importe quoi pour survivre. À la fois terrifiée et surprise, j'entends ma voix pour la première fois, étant donné mes souvenirs tronqués :

– Il faut grimper. Tout de suite.

Je distingue quatre vagues qui avancent, et autant de prédateurs affamés qui ont choisi de

nous rabattre ici. Ils savaient. Ils avaient prévu de nous rassembler, et ce, depuis le début. Des bruits se manifestent : nous ne sommes pas que deux, je m'en rends soudain compte. Le jeune homme regarde autour de lui et comprend avec un temps de décalage. Ses pupilles s'étrécissent. Les yeux écarquillés, je hoche la tête en confirmant ses craintes. Trois personnes nous ont rejoints, mais j'en vois d'autres arriver. Les crocodiles nous encerclent. Dès que nous serons réunis, ils attaqueront. Mon estomac se tord. Mon ventre me fait un mal de chien. Si je pouvais vomir la peur afin de m'en débarrasser... si c'était aussi simple...

– Montez ! Grimpez aux lianes, MAINTENANT ! hurlé-je à la ronde, joignant l'acte à la parole.

Mon cri sonne l'heure de la curée. Les vagues accélèrent. L'une d'elles se jette sur l'agneau le plus proche de notre groupe. Un « plouf », et c'est fini. La victime n'a même pas eu le temps de crier. D'autres prédateurs se manifestent pour participer au festin. L'heureux crocodile tournoie en arrachant un bout de jambe à son repas. Je braque mon regard vers le haut, et je monte à la liane que je me suis arrogée. Le jeune homme au teint sombre a jeté son dévolu sur la même. Sans attendre de voir s'il suit, je commence à grimper à la seule force de mes bras, que je découvre étonnamment musclés. Pas le temps de m'en réjouir, je préfère me concentrer sur l'ef-

fort. Très vite, je gagne de la hauteur, mais pas assez pour être en sécurité, la preuve : à quelques mètres de là, avec une grande éclaboussure noirâtre, un crocodile jaillit et coupe liane et victime d'un unique claquement de mâchoires. Clac ! Le corps déchiqueté d'une jeune fille retombe dans l'eau, qui se referme sur elle, rouge du sang versé. L'odeur des entrailles est atroce. J'accélère le rythme. En dessous de moi, l'inconnu me presse. Je fais mon possible. *Grimpe, grimpe, grimpe. N'écoute pas la douleur dans tes bras, le cri de tes pauvres muscles.* Mes phalanges blanchissent à force de serrer les aspérités de la liane. Heureusement, elle est épaisse. J'essaie de m'aider de mes pieds, mais je ne parviens qu'à nous déséquilibrer. Le jeune homme se rattrape à ma cheville, puis il me pousse :

– Vite !

J'escalade encore. Je peux le faire. Je le sens. Mon corps a l'habitude. Pourquoi ? Comment ? Je ne sais pas. J'avance. Je progresse. Je survis.

Au bout de ce qui me semble une éternité, mes doigts rencontrent une surface froide et rugueuse, que je devine être le plafond. Il est en métal, pas en béton, et percé d'une multitude de trous par lesquels les lianes pendent. Elles tombent depuis l'espace situé au-dessus du sous-sol. Peut-être le rez-de-chaussée ? La découverte m'arrache un cri d'allégresse, et je m'empresse de communiquer la bonne nouvelle aux autres :

– Il y a une sortie en haut. Continuez de grimper. Passez par les ouvertures ! Courage !

Des hurlements suivis de bruits humides douchent assez vite ma joie toute neuve, mais pas ma détermination à survivre. Dans un dernier effort assorti d'un ahanement rauque, je me hisse dans le trou du plafond, vers la liberté et la sécurité.

Loin des crocodiles et de leur regard, là où je ne suis plus une proie pour personne.

**ENTRESOL**

## CHAPITRE 2

**T**ant que j'aide les autres, je n'écoute ni mon corps ni mon esprit. Je suis la main tendue qui tire l'homme, la femme, fait de lui ou d'elle une personne au lieu d'une proie. Je suis l'encouragement qui résonne vers eux, colonne de son qui les protège et les entoure, les exhorte, les implore. Un, deux, trois tombent à l'eau, trop épuisés. Ils font la joie des crocodiles, et apportent à ceux qui s'accrochent encore un peu d'espoir : cela occupe les prédateurs et leur laisse un peu de marge pour continuer à survivre, à grimper. Les minutes passent et s'étirent. Le présent est densifié. Je suis prisonnière d'un temps infiniment long, d'une bulle qui soudain éclate quand, avec le premier jeune homme que j'ai croisé, nous hissons la dernière personne à s'être lancée dans cette fuite verticale.

En bas, les grondements féroces résonnent de façon lugubre. Ils ne sont qu'à six ou sept mètres en dessous de nous, et si l'eau avait été plus profonde, nul doute qu'ils auraient pu prendre de l'élan pour nous happer à des hauteurs encore plus vertigineuses.

Mais si ça avait été le cas, nous n'aurions pas



survécu jusqu'aux lianes.

Qui sont fausses, d'ailleurs, comme presque tout ici, j'ai l'impression. Il s'agit de filins d'acier plantés dans le sol et recouverts de ce qui ressemble à de la matière végétale. Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Comment suis-je arrivée ici ? Est-ce qu'on m'y a emprisonnée, et si oui, qui m'y a poussée ? Les lieux sont si horribles que je ne peux m'empêcher d'y voir une prison, ou une terrible punition, à moins que nous ne soyons l'objet d'un savant sadique.

Cette pensée en amène d'autres, que j'examine avec circonspection. Tout à coup, l'une d'entre elles explose à la surface :

– Je m'appelle Jessica.

Ça me revient, soudain. Mon prénom, accompagné de mon âge, qui est de seize ans, et de la raison de mon étonnante forme physique : je suis sportive et j'aime la course à pied, la nage, et surtout l'escalade. Je fais des compétitions sur mon temps de loisir.

« Compétitions. » Le mot sonne étranger, à l'image de ce monde à l'extérieur. J'en entrevois des morceaux, des bribes de civilisation, mais pas de vision d'ensemble. Rien ne fait sens. Le puzzle de ma vie semble complètement anarchique. Aucune pièce ne correspond à une autre, peut-être parce qu'il en manque encore trop.

– Moi c'est James, dit le garçon au teint sombre.

– Je ne me souvenais pas de mon prénom.

– Moi non plus.

Nos regards se croisent, interloqués.

– Tu te souviens de quoi, sinon ?

– De... ma vie. Certains bouts.

– Du genre ?

Je l'assomme de questions pour mieux ignorer le vide béant qui m'habite. Je me projette dans sa vie et ausculte son cas, afin d'éviter de me pencher sur le mien. Mais avant qu'il n'ait le temps de me répondre, une voix masculine nous coupe :

– On s'en fout ! Il faut sortir d'ici !

Murmures d'approbation dans l'assemblée de... sept personnes, dont moi. Si peu de survivants, sur combien environ ? Entre le premier hurlement entendu et ceux des malheureux tombés des lianes, il me semble que bien plus de sept autres personnes sont mortes. Nous leur devons la vie. Sans eux, c'est nous que les crocodiles seraient en train de dévorer. Cette pensée me tire une grimace dégoûtée assortie d'un frisson d'effroi, et les bruits d'éclaboussure et de mastication qui proviennent d'en bas saturent soudain mes oreilles. Des serpents d'angoisse me retournent l'estomac.

– Si on s'éloignait un peu du carnage, histoire de mieux discuter ? proposé-je alors.

Ce disant, je me relève pour constater que le plafond est très bas. Moins de deux mètres de hauteur. La lumière vient d'espèces de néons incrustés dans le plafond bétonné. Elle est grise

à cause du cache translucide plein de poussière. Un trou se dessine juste au-dessus de nous, entre deux luminaires. Un tunnel vertical, en fait, pas facile à escalader, mais pas impossible à traverser non plus. Il est juste assez étroit pour qu'on puisse se servir de nos jambes comme d'un appui. Je reviendrai peut-être l'examiner tout à l'heure. Pour l'instant, je veux surtout nous éloigner du festin macabre.

Les rescapés se relèvent et m'emboîtent le pas. Je choisis la direction au hasard ; pourquoi celle-là ? Bah... pourquoi pas ? Je n'ai pas de carte, de toute façon.

Nous sommes quatre filles et trois garçons. Je prends le temps de les observer tandis qu'ils bougent précautionneusement, contournant les ouvertures dans le sol, celles-là même qui nous ont sauvé la vie et qui pourraient causer notre perte si nous ne regardons pas où nous marchons. Dès que nous sommes assez loin pour que les bruits de dévoration ne soient plus qu'un souvenir aussi désagréable que la sueur froide qui recouvre nos membres, nous nous asseyons autour de l'un de ces trous, comme s'il s'agissait d'un feu, inexistant, auprès duquel nous réchauffer. Cette fois, c'est bien la température qui me secoue de frissons incontrôlables. Je me frictionne avec vigueur. Le peu de chaleur que j'y gagne me revigore un peu, juste assez pour retrouver du courage, et une certaine clarté d'esprit.

Je m'appelle donc Jessica, j'ai seize ans et je

suis lycéenne. J'ai intégré une section technique, pas par manque d'envie ou de capacité, mais parce que je ne voulais pas me prendre la tête. Ma passion, c'est le sport et j'y consacre tout mon temps de loisir. Danse classique, moderne, hip-hop, course à pied le dimanche matin, escalade le vendredi soir... un véritable électron libre. J'aime le chocolat, regarder un bon film sous la couette après minuit, chatter avec mes potes sur internet et...

Impossible de me souvenir des visages, même des noms ; impossible de me rappeler la tête de ma mère ou de mon père, de savoir si je vivais chez eux ou si j'étais orpheline, si j'avais des frères, des sœurs, un chien, un chat...

Avec soin, je fais le tri, pour me rendre compte que je me souviens exclusivement de ce qui me concerne de près. Le reste, les informations relatives à mon entourage proche et éloigné, ou ayant rapport au vaste monde, tout cela n'existe pas. Je sais que ça devrait être là, mais rien ne me vient.

Je me sens au début d'un très, très grand puzzle. J'en suis à trier les pièces, à séparer celles du bord de celles du milieu.

Les autres gardent le silence, inspectant eux aussi le contenu de leur crâne, ou alors ils ont trop peur pour se lancer. Je les dévisage sans aucune discrétion, en commençant par James. Le cheveu noir, l'œil sombre, il a un petit air latino qui ne s'accorde pas avec son prénom. Qu'importe. Se

sentant soudain observé, il me retourne mon regard intrusif et je cille, incapable de le soutenir. Un incroyable nœud se tord dans mes entrailles. Pourquoi cette réaction ? Je l'ai aidé et il ne m'a pas attaquée. Ce doit être parce que je ne le connais pas. Oui, sûrement. Hésitante mais contrainte par le contexte, je me lance :

- Tu... tu as quel âge, James ?
- Vingt ans, si mes souvenirs sont bons.
- « Si tes souvenirs sont bons », ricané-je.

Il m'adresse un pauvre sourire. Il est plutôt mignon dans son genre, bien qu'un pressentiment me pousse à rester méfiante. Cela dit, il n'a pas l'air de s'être rendu compte de mon malaise. Tant mieux. Cela me donne l'impression de contrôler la situation, quand bien même un sentiment de terreur glacée continue de se débattre au creux de mon ventre.

Je poursuis mon petit interrogatoire :

- Et tu faisais quoi dans la vie ?
- Je... je ne sais pas du tout. C'est le plus étrange. Je me rappelle plein de trucs, mais ça... impossible de mettre le doigt dessus. C'est comme essayer d'attraper un petit bout de coquille dans le blanc d'œuf : au moment où je crois la tenir, elle s'enfuit !

- Tu devais être cuisinier...
- Ah ah ah.

Son rire est plat et moqueur, dénué de méchanceté. Il poursuit :

- Et toi ?

– Lycéenne. Bac pro.  
Il écarquille les yeux.  
– Quoi ?  
– T'es jeune. Tu as l'air plus... mature.  
– On me l'a toujours dit. Je fais très  
« femme » pour mon âge.

Je fronçe les sourcils avant d'ajouter :

– Enfin, je crois.  
– De toute manière, je suis bien obligé de te croire sur parole, souligne-t-il non sans humour.  
– Pourquoi on nous aurait amputés d'une partie de nos souvenirs ?  
– Aucune idée. C'est possible, déjà, comme truc ?  
– Je sais pas. Je me souviens pas... c'est frustrant, putain de merde !

Mon accès de vulgarité m'attire quelques regards surpris, surtout celui, choqué, d'un gars dégingandé, dont l'attention me donne envie d'aller me terrer dans un trou de souris. Je le soutiens une brève seconde. La voix douce de James vient à la rescousse, ajoutant à l'adresse des autres :

– Les jolies filles aussi peuvent dire des gros mots. Relaxe.

Puis il poursuit à mon intention :

– Peut-être que c'est une expérience psychologique, et on serait les espèces de rat de laboratoire ? Ou peut-être qu'on rêve, ou que c'est un nouveau genre de jeu vidéo ?

– La technologie n'est pas assez avancée pour ça. Enfin, il ne me semble pas. Je sais pas.

– Faut bien admettre que c'est réel : si ça nous arrive, c'est donc que c'est du domaine du possible.

La sagesse de son raisonnement me force au silence, puis peu après, j'interpelle le groupe :

– Quelqu'un se souvient de l'année ?

– 2025.

La réponse provient d'une fille au maquillage dégoulinant.

– Comment tu sais ?

– Aucune idée. J'en suis juste certaine. C'est gravé dans ma tête. Ça doit avoir de l'importance pour moi en particulier, si vous vous en rappelez pas.

– OK.

– Il va falloir partager nos différents souvenirs pour se faire une idée claire de la situation, intervient James en quêtant mon soutien d'un regard fixe. Le moindre détail peut nous aider à comprendre ce qu'est cet endroit dément, qui nous y a placés et pourquoi. Qui veut commencer ?

– Moi, c'est Melvin, lâche soudain celui qui nous a coupés tout à l'heure. J'ai vingt-quatre ans. Je travaillais dans l'humanitaire.

Comme il semble avoir envie de parler le premier, et même si sa face de fouine ne me revient pas, je m'engouffre dans la brèche :

– Et tu faisais quoi, dans l'humanitaire ?

– Je bossais pour la réinsertion sociale d'anciennes prostituées. Surtout des mineures.

Merde alors, malgré sa sale tronche, c'est un

type bien. Son regard a pourtant un air vraiment louche, presque agressif. Cela vient peut-être de la manière qu'il a d'incliner la tête sur le côté ? Ou c'est juste parce qu'il m'a tout l'air d'une grande gueule qui a envie de se mettre en avant, quelle que soit la situation ?

Les autres se présentent à leur tour. Il y a Jonathan, très maigre et très grand, tellement qu'il a dû se pencher pour progresser sans que le haut de son crâne ne racle le plafond. En dépit de son allure dégingandée, il a l'air solide. Mis à part son prénom et son âge, le même que le mien, il dit ne se souvenir de rien, ce que personne ne remet en question. Je le sens très timide, presque à un niveau maladif, et ce côté introverti donne envie de prendre soin de lui, et désamorce l'impression de menace que j'ai pu ressentir avec James ou, pire, Melvin.

Vient ensuite le tour de Nicole, vingt ans, chanteuse de son état.

– « Pop-star », souligne-t-elle.

C'est elle qui s'est rappelé la date.

– Vous avez dû entendre parler de moi.

On secoue la tête en signe de dénégation, et cela lui tire un soupir exaspéré qui soulève la longue mèche rouge et stylée qui barre le devant de son visage. Elle pousse le vice jusqu'à nous fredonner l'un de ses célèbres titres, mais cela n'évoque absolument rien à personne. La douceur de l'air me rend nostalgique de ce monde dont je ne me souviens plus et où, il me semble,



règne la sécurité. Ou peut-être n'est-ce pas le cas. Si ça se trouve, je projette simplement mes espoirs vers cet extérieur que je désire aussi idyllique que possible. C'est pour l'heure le seul moyen que j'ai de m'évader de ce cloaque nauséabond où nous mourons à demi de froid, quand ce n'est pas entre les dents d'un prédateur.

À côté de Nicole et de sa flamboyante chevelure rouge flamme se trouve Mélissa, aussi discrète et effacée que sa voisine est voyante. Elle a vingt-six ans et travaillait dans le prêt-à-porter féminin. De son avis, son existence n'avait rien de très intéressant contrairement aux nôtres. Je tente quelques questions, mais elle se dissimule derrière sa frange blonde en rougissant, alors je n'insiste pas. A-t-elle des secrets à cacher, ou bien est-ce son caractère introverti qui parle ? J'ai l'impression d'une petite souris effrayée par le moindre regard, même bienveillant. Je m'étonnerais presque de sa survie si une voix, en moi, ne me soufflait pas que le manque d'expressivité n'empêche pas la fuite, encore moins la victoire sur les embûches du destin. Non, tout ça se doit à la chance et à une bonne endurance physique.

Enfin, il y a Laura, seize ans elle aussi, ce qui fait de Mélissa et de ses vingt-six ans l'aînée de notre groupe. La dernière rescapée est grande et musclée, un peu à mon image, je suppose. Ce qui me fait penser, tout à coup, que je ne me souviens même pas de mon propre visage. Je sais que je suis brune, les yeux noisette, blanche de peau et

plutôt élancée, voire carrément sportive, mais quand je cherche un souvenir de mon reflet dans le miroir, je n'en trouve pas. Ou alors tout est flou, comme si l'information s'escamotait, ce qui est encore plus bizarre que le reste, tellement que je ne peux me retenir de me tâter pour vérifier que, c'est bon, j'ai bien deux yeux, un nez et une bouche. Mes oreilles sont en place elles aussi. *Ouf.*

– Bon, c'est pas tout, ça, dit crânement Melvin quand j'en ai fini de les interroger à tour de rôle, mais faudrait songer à sortir, hein.

– Et tu as une idée à proposer ? lui demandé-je avec un calme de façade surprenant.

Oui, parce qu'à l'intérieur, ça bouillonne ! Si les crocodiles n'avaient pas déjà assez fait de dégâts, je lui aurais bien refait le portrait, au Melvin. Il bossait dans l'humanitaire, soi-disant ? Comment un mec à l'air aussi prétentieux peut se faire une place là-dedans ? Bizarrement, je suis la seule à m'en rendre compte, parce que Nicole la pop-star abonde dans son sens :

– Ouais, l'ambiance feu de camp entre ado, ça va cinq minutes. Faudrait explorer l'étage, non ?

– Oui... répond Melvin en observant les alentours, les yeux plissés.

– Inutile de perdre du temps, dis-je avant qu'il ne rajoute un mot. Il y a une trappe au-dessus de l'endroit où nous sommes passés pour venir ici.

– Un puits sans rien pour s'accrocher, ouais,

renâcle Melvin. Tu as l'air très douée pour l'escalade, Miss Univers, mais ce n'est pas le cas de tout le monde ici. Alors arrête de te la jouer solo.

– Je ne me la joue pas solo !

*Comment ose-t-il ?*

Encore une fois, James vient apaiser les tensions :

– Du calme. Melvin, je te ferais remarquer que c'est Jessica qui a donné le signal pour grimper, elle aurait pu simplement se barrer en nous laissant derrière. Et je crois bien que c'est elle qui t'a aidé et encouragé à monter jusqu'ici, non ?

– Ouais, alors tes grands airs, tu peux te les carrer où je pense, grommelé-je sous le regard de reproche de James.

– Il n'empêche que moi, reprend Tête-à-claques, je ne passerai pas par ce trou à rats. Et puis c'est juste au-dessus des ouvertures, avec les alligators qui nous attendent en bas... *moi j'y retourne pas, tranche-t-il.*

– Alors pour monter, il faut explorer l'étage, fait Nicole d'une petite voix.

Toute flamboyante qu'elle soit, elle a l'air de ne pas aimer les conflits.

– À moins que tu n'aies une méthode secrète qui permette de traverser les murs et les plafonds sans avoir à utiliser de porte ou de trappe, souligne Melvin, auquel cas nous t'écoutons.

Sa répartie tire un éclat de rire aux filles. Je me renfrogne. Le poing me démange. Du calme, Jessica, le tabasser ne donnera pas vraiment envie aux autres de se ranger à ton avis

plutôt qu'au sien. Je dois le battre sur le terrain des mots, mais je ne suis pas très douée pour ça. J'essaie de les convaincre, vaille que vaille :

– En bas, avec les crocodiles, c'était le même principe : si on s'était lancés dans l'exploration, on aurait fini par mourir sous leurs crocs. Ici, on n'a pas d'eau, rien à manger, et je sais pas vous, mais perso, je me gèle. Plus on attendra, moins on aura de chances de survivre. Alors je maintiens : il faut monter aussi vite que possible, de préférence par l'espèce de tunnel vertical qu'on a vu tout à l'heure.

– Tu as l'air d'en savoir davantage que tu ne veux nous en dire, ajoute Melvin d'un air soupçonneux.

Je secoue la tête, mais ne trouve aucune réplique à cela : il s'agit d'un raisonnement logique, qui donne sur une conviction, et c'est la mienne. Pourquoi est-ce que je suis persuadée d'avoir raison ? Je ne sais pas. Je désire juste survivre, et je vais au plus simple. Par ailleurs le sol n'est pas praticable et donc, le mieux, ce serait vraiment de s'engouffrer à travers le premier chemin qui se présenterait à nous. Parce qu'il y a des trous par terre et qu'un instant d'inattention peut nous tuer. Et parce qu'où que le regard se tourne, je ne vois pas de mur, ni à droite, ni à gauche, ni devant, ni derrière. Il n'y a que ce sol étrange et ce plafond où des néons grisâtres s'encastrent de façon régulière.

L'accusation de Melvin a porté ; tandis que je

me taisais, les autres ont commencé à discuter de la direction à prendre. Ils parlent de marcher jusqu'à rencontrer un mur, ou un autre obstacle, et d'en suivre les contours afin de trouver une sortie. Ça me semble très incertain, leur stratégie. On a plus de chances d'arriver quelque part en passant par ce tunnel vertical qu'en errant à travers cet étage, manifestement vide.

Néanmoins, tous ont l'air de privilégier la sécurité immédiate à leur survie à long terme. Débile. Je m'abstiens d'émettre ce commentaire à voix haute. James m'adresse un regard compréhensif, parvenu à une conclusion identique. Même si sa présence s'avère toujours aussi dérangeante à mes yeux, je l'apprécie de plus en plus, lui. On réfléchit de la même façon. Jonathan aussi a l'air de mon avis : il se tait et ne participe pas au débat – à moins que ce soit la timidité qui le tienne à distance. Mélissa, de son côté, reste également à l'écart, mais elle semble beaucoup plus indécise que lui.

– En plus, fait Melvin d'un air enfiévré, si ça se trouve on pourra se dégoter des armes afin de se protéger. Et on se taillera un chemin vers l'extérieur !

Nicole l'approuve, et je la sens entraîner Laura avec elle. Ils se montent la tête avec des hypothèses loufoques. Mélissa ne dit rien ; elle me regarde avec insistance, comme si elle avait pris une décision.

– Je suis pas un singe, moi, fait Melvin avec

un renâclement. Assez grimpé aux branches.

– Jessica ? fait soudain la voix de James.

Il attend sûrement que je décide pour lui, lui aussi. Je campe sur mes positions :

– Il faut monter. Ça me semble rapide et logique. Et c'est peut-être à cause de l'odeur d'égouts, mais j'ai le sentiment qu'on se trouve en sous-sol et que la sortie est vers le haut. Pas vous ?

– Pas à cet étage, fait remarquer le maigre Jonathan, qui s'exprime pour la première fois sans que personne ne l'y ait incité. Au contraire au marigot dessous, qui m'a tout de suite donné l'impression d'un endroit dans la verticalité. Ici, c'est horizontal, c'est clair. Le plafond est bas et tout. Du coup il faut faire comme ils proposent. Non ?

– C'est une illusion, dis-je. On n'est pas dans un étage au sens propre du terme. Vu le sol troué, on dirait plutôt un truc comme... un endroit où nul n'est censé marcher longtemps. Genre un entresol. Ou un machin pour l'entretien. Tu vois le type ?

– Possible.

– Donc tu montes, résume James.

Son regard me brûle les joues. Il a beau être de mon côté, il me fait toujours peur. Je me sens de nouveau comme une proie. Avec Melvin aussi. Moins avec Jonathan, même si, en fait, quand il se relève et déplie sa carcasse, sa grande taille m'effraie un peu au final.

– Je monte, confirmé-je.

– Je te suis.

– Moi aussi, fait Jonathan.

Je m'étire puis me relève, les muscles déjà engourdis.

– Alors, montons, dis-je d'une voix déterminée.

Nous n'avons plus de temps à perdre en discussions. Tant pis si les autres ne veulent pas faire preuve de bon sens, je ne vais pas clamser pour le plaisir de satisfaire à l'ego ou à l'optimisme naïf de quelques personnes qui n'ont pas un grain de sable de jugeote. Pour ma part, je n'ai aucunement envie de mourir ici, et encore moins par contamination d'idiotie congénitale. Ils ne s'en rendent pas compte, mais nous n'avons ni à boire ni à manger, et il fait froid, et d'ici une minuscule poignée d'heures à peine, l'un ou l'autre, ou l'ensemble de ces éléments deviendra un problème potentiellement mortel, à court ou à long terme.

Il faut donc aller au plus rapide et au plus accessible.

Parce qu'on a beau être sortis de la tourbe, on est toujours dans la merde jusqu'au cou.

Melvin passe les dix minutes suivantes à tenter de nous retenir. En vain. James, Jonathan et moi sommes toujours aussi décidés. L'humanitariste est écarlate à force de crier. J'ai l'impression qu'au fond, il a très peur d'assumer sa décision, ou alors c'est parce que j'emmène les deux autres hommes du groupe et que ce sale

macho ne fait pas confiance aux femmes qui l'accompagnent. Il faut dire que Nicole a l'air assez superficielle avec sa mèche rouge et ses ongles manucurés exagérément longs, mais ça ne signifie pas qu'elle est inutile.

Je ne réponds même pas aux cris du mâle en mal de pouvoir et, flegmatique, j'attends que l'orage se calme. Ce qui ne tarde pas. Il se tait afin de mieux écouter un grattement métallique inquiétant qui monte, doucement, dans l'entresol. Il résonne comme une seule entité. Pourtant, c'est quelque chose qui évoque une multitude de petites griffes qui racleraient le parterre. Une multitude pressée et pas très regardante, car j'entends bientôt des « plouf » réguliers qui me signalent que ces créatures ne se gênent pas pour se marcher les unes sur les autres ou se pousser dans les trous de sol. En bas, les crocodiles qui n'ont pas pu croquer un morceau d'humain vont se régaler.

Le bruit prend de l'ampleur et, assez vite, nous discernons une vague grise qui grouille et remonte vers nous. Ils arrivent de l'autre bout de l'entresol, sûrement attirés par les cris de notre dispute à sens unique. Foutu Melvin ! Cela ressemble à une nuée de rats. Mes poils se hérissent. Je déteste ça. Leur avancée soulève un nuage de poussière sèche. Ils ont l'air nombreux, nous allons être dépassés. Viennent-ils nous dévorer ? Et si ce n'est pas le cas, ça veut dire qu'ils fuient un prédateur plus gros et dangereux, or,



je ne tiens pas à savoir ce que c'est.

La peur nous paralyse jusqu'à ce que Jonathan ait la présence d'esprit de déclarer :

– On se casse !

Ni une ni deux, je cherche la direction du tunnel vertical. Enfin, je l'estime à peu près. Tout se ressemble, ici, l'horizon gris est bas de plafond, et étroit, mais aussi infini. Il est difficile de se repérer, pourtant, ce n'est pas un labyrinthe, juste une étendue morne et tellement vide qu'on s'y perd.

– Bon courage, lâché-je à Melvin et à celles qui le suivront.

Cela sonne comme une oraison funèbre à mes oreilles, car je sais qu'il y a de fortes chances que nous ne les revoyons pas vivants.

Je me mets à courir. James me dépasse assez vite, sportif lui aussi, et il m'intime d'un signe de la tête que notre objectif se situe davantage sur la droite. Il incline sa trajectoire, courbant l'échine pour ne pas se blesser en sautant au-dessus des trous. J'ai l'impression de le voir voler. Jonathan nous suit avec moins de grâce et d'endurance. Il ne nous lâchera pas d'une semelle et, en dépit de sa maigreur, il est coriace, je le sens. *Cours, Jessica, cours ! Ta vie en dépend. Arrête de penser !* La nuée de rats n'est pas aussi rapide que nous. Je vérifie où je mets les pieds. Dans un bond, je traverse l'une des ouvertures et, en bas, je vois le regard jaune et mauvais des crocodiles. Ils nous suivent silencieusement, et

j'en discerne bien quinze ou vingt. Ils attendent que l'un de nous trébuche. N'aie pas le temps de se rattraper. Tombe dans l'eau et devienne prisonnier des bras glacés de la mort liquide.

On y est ! En bas, les sauriens ont terminé leur précédent repas. Le sprint n'était qu'une mise en jambe et le vrai défi se présente à nous. Je dirais même qu'il s'agit d'une course contre la montre : nous sommes trois, il n'y a qu'un tunnel et il a l'air assez haut. Celui qui passe le premier doit être certain de ne pas retomber sur les autres. Une telle chute peut se révéler fatale, d'autant qu'il y a un trou juste en dessous du puits, qui donne direct sur le marigot. Retour à la case départ illico, banquet pour les crocos.

– J'y vais. J'ai fait de l'escalade toute ma vie, dis-je.

– On te suit.

J'apprécie qu'ils ne remettent pas en question mes compétences.

Coup de chance, le trou de sol est plus étroit que le tunnel. Jonathan propose de me porter pour faire la courte échelle.

– Ensuite, ajoute-t-il, James passera. Et vous me tirerez pour m'aider à monter, ça ne sera pas être si difficile, non ?

– Je ne sais pas.

Même si je le connais à peine, il est gentil, courageux, et je n'aime pas l'idée de le laisser en arrière.

Les rats se rapprochent.

– Sers-toi d’un bout de liane, dit James en joignant le geste à la parole.

Il s’empare de l’un des filaments. Impossible de l’arracher, mais le machin fait six à sept mètres de long. Je peux le prendre avec moi et, si besoin, James, derrière moi, pourra le faire descendre pour que l’on tracte Jonathan à tous les deux. De toute manière, vu la configuration des lieux, c’est la seule solution possible.

– OK. Je me lance.

Jonathan s’approche et se baisse tandis que je me positionne sur le plateau de ses mains jointes. Ses bras noueux comme des branches me frôlent. Je bande mes abdominaux en tâchant d’ignorer le violent sentiment de dégoût qui naît en moi à ce contact. Pourquoi ? Cela me reviendra-t-il à l’étage suivant ? Ou plus tard, quand je sortirai de cet endroit ?

Placé en équilibre au-dessus du trou, Jonathan me hisse bien haut. James me donne le filin-liane, que je mords fort pour le tenir entre mes dents. Le machin fait cinq ou six centimètres de diamètre, ce n’est donc pas évident du tout. Je cale d’abord mes coudes contre le bas du tunnel vertical. Mon soutien me lève encore un peu, et je l’aide avec mes bras. Lorsque mes pieds atteignent eux aussi le bas du puits, je soulève les jambes et je bande les muscles, priant pour que la semelle de mes baskets humides ne me trahisse pas contre le béton, et...

Je tiens bon. *Je tiens bon ! Du calme, ma vieille.*

*Souviens-toi des conseils qu'on t'a donnés à l'entraînement, même si tu ne sais même plus quelle tête avait ton prof. Respire, allez.*

Je veille à conserver un souffle régulier. Je déplace une main, puis le pied opposé, puis l'autre main, et le dernier pied. Peu à peu, je monte. Je n'ai pas progressé de plus d'un mètre que James se présente à l'entrée du puits :

– Ils sont presque là, chuchote-t-il.

Dans l'espace quasi-clos, sa voix résonne bizarrement.

La concentration et le filin dans ma bouche m'empêchent de lui répondre. De grosses gouttes de transpiration coulent sur mes tempes et dans mon dos. J'ai chaud, tout d'un coup, et mal. Partout. J'ai peur de ne pas tenir, et ça me donne envie de pleurer. Encore un effort ! Ce conduit doit bien avoir une fin. Je m'encourage et je monte de trois mètres supplémentaires environ. Un de plus à parcourir, avant de tomber sur un obstacle qui contrarie toute progression. Bam. Le couvercle hermétique ressemble à plaque d'égout, en fait. J'avais vu juste avec mon impression d'évoluer en sous-sol. Néanmoins, je ne pousse pas de cri de joie, craignant d'avance ce que je vais découvrir derrière. Je tâtonne dans le noir presque absolu à la recherche d'un système d'ouverture, mais il n'y a rien. Du coup, il ne me reste plus qu'à serrer les abdos et, d'une seule main, à la faire basculer vers le haut. Une,

deux, et...

Mon râle rauque a des accents de victoire. Le hurlement lancinant de la plaque rouillée qui se soulève y répond en un écho déformé. Je rejette l'épais morceau de ferraille vers l'extérieur et appuie les mains sur le tapis de terre qui recouvre le sol. Un point de côté fulgurant éclate telle une nova de douleur à droite de mon ventre. J'ai soif. Des étoiles dansent devant mes yeux. *Pas le moment. Tu dois te hisser là-haut. J'obéis à mon propre ordre. Tu dois enlever le filin de ta bouche.* Mes lèvres se desserrent avec difficulté, car ma mâchoire est comme verrouillée. Allez. *Tu dois tenir le filin, le passer à James.* Qui le passe à Jonathan. Mon pied fait poulie tandis que je soulève James, qui sort bientôt la tête, puis le corps, avant de m'aider avec Jonathan. Ce dernier laisse soudain échapper un cri d'avertissement :

— Attendez, ne lâchez pas ! Une seconde !

Il se courbe vers le bas, tendant la main à quelqu'un. S'il fallait encore le prouver, Jonathan a bon cœur. Entre deux halètements où mes côtes crissent de douleur, je me dis que je me serais détestée de l'abandonner derrière.

Jonathan rampe à mes côtés, et c'est le visage couvert de boue de la timide et discrète Mélissa qui ressort du tunnel vertical à sa suite. Elle a dû nous suivre après coup, en constatant que Melvin et les autres tournaient en rond. À moins qu'ils ne se soient fait dévorer. Nous

penchons tous la tête pour observer par le puits ce qui se passe à l'étage inférieur, et dire adieu à l'En-bas ainsi qu'à l'entresol.

La meute grouillante des rats défile exactement là où nous nous tenions quelques minutes plus tôt. Ils n'ont pas l'air agressif, mais je préfère ne pas en juger de près. Très vite, ils filent, et la rumeur cliquetante de leur exode disparaît, aussitôt remplacée par un sifflement aigu et menaçant. On dirait un gigantesque serpent en approche. La panique s'empare de moi, chassant la douleur stridente de ma respiration. Je ne veux pas en savoir plus. Parfois, l'ignorance vaut mieux !

– On ferme ça, fait ma voix, claquant comme un ordre. Allez !

Suivant mon avis, les autres m'aident à replacer le couvercle. Je suis étonnée d'avoir réussi à le faire basculer d'en dessous, surtout dans une position aussi précaire et sans appui solide. Parce que là, toute seule, c'est à peine si j'arrive à en soulever le coin. On referme, donc, et je me jette à plat dos sur le sol d'herbe tendre. Les yeux grands ouverts et curieux, je m'attends à contempler le ciel vu que de la terre se trouve derrière moi, mais non.

Il y a encore un plafond.

De branches et de feuillages, cette fois.